

LA MARSEILLAISE

Dans son *Macbett* (avec deux t, précise-t-il), Ionesco a manifestement voulu transposer l'œuvre shakespearienne dans le langage de la farce la plus sinistre.

Si le grand William avait voulu montrer que la conquête du pouvoir absolu rendait fous ceux qui prétendaient le posséder, Ionesco, lui, semble penser que ce n'est même pas d'« une fable racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui ne signifie rien » qu'il s'agit, mais que ça va même beaucoup plus loin que cela. L'Histoire dans sa globalité - et sa représentation théâtrale donc - ne peuvent prendre l'apparence que d'un absurde cauchemar. D'ailleurs, il n'y a même plus d'Histoire. Les personnages intéressés par le pouvoir sont tous experts en langue de bois, en trahison et félonie, en cruauté et barbarie aussi (le vainqueur - très provisoire - sera celui qui aura su aller le plus loin dans cette voie). Leur description va jusqu'à la caricature, mais cela donne souvent à cette histoire une dimension comique, avec des relents grand-guignolesques. Une autre manière de prendre ses distances.

La Compagnie des Dramaticules - et le metteur en scène Jérémie Le Louët - qui tient excellemment le rôle de Duncan - font de ce *Macbett* un spectacle à mi-chemin entre la bande dessinée et le théâtre brechtien en explosant et fusionnant les codes respectifs de deux genres. C'est très animé, plein de mouvement et de lumières, de couleurs violentes (sang surtout). Le jeu des comédiens souvent décalé - tous excellents tant dans leur évolution que dans la diction - cadre aussi parfaitement que possible avec cette vision désespérément drôle et dans aucune illusion de la conquête du pouvoir, y compris et surtout par celui qui devait en être le détenteur légitime et qui - nouveau Néron ou Caligula - sera certainement pire encore que son prédécesseur.

Noémie Guedj (Lady Macbett), Anthony Courret (Glamiss), Laurent Papot (Banco), Julien Buchy (Macbett), Hugo Dillon (Candor) et Florencia Canolanza (la suivante) forment une distribution tout à fait convaincante dans ce divertissant cauchemar digne des *Caprices* de Goya.

HENRI LÉPINE - LA MARSEILLAISE - AOÛT 2006